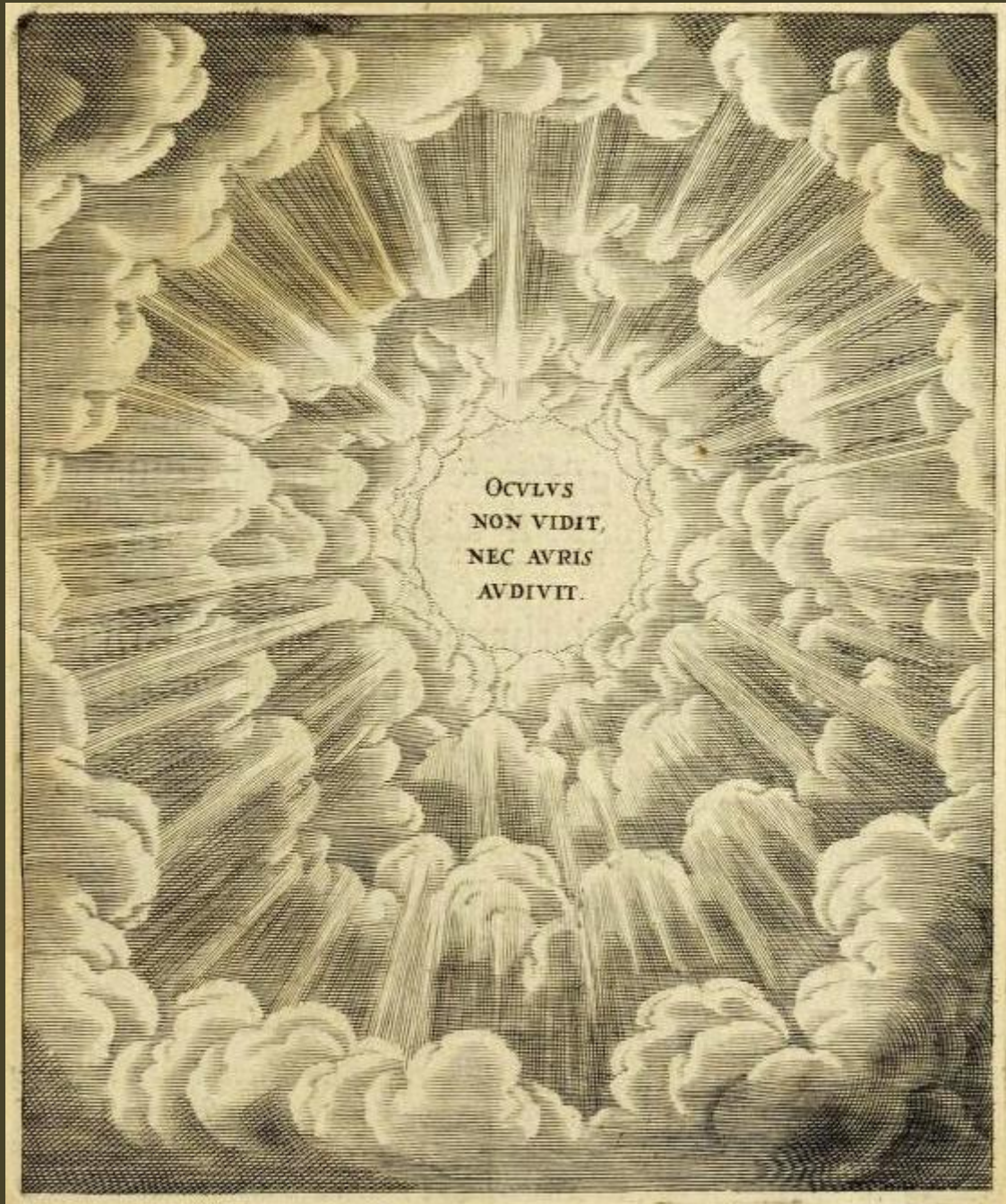


MADAME GUYON



**L'ÂME AMANTE  
DE SON DIEU**





## **Psaume 49, 4-5**

*Ma bouche énonce la sagesse,  
Et le murmure de mon cœur, l'intelligence,  
Je tends l'oreille à quelque proverbe,  
Je résous sur la lyre mon énigme.*

## PROLOGUE

Il est ici trois sortes de soupirs :  
Les premiers sont l'effet d'une douleur profonde,  
D'avoir tant offensé le Créateur du monde.  
Le cœur est accablé de cruels déplaisirs.

Pour satisfaire à la Justice,  
On s'impose certain supplice,  
On travaille à se corriger.  
C'est le premier moyen pour nous faire changer.

Celui dont la bonté pour nous est sans égale,  
Paraît afin de consoler ce cœur,  
Lorsqu'en cessant d'être pécheur,  
Il s'anéantit, se ravale.

Dieu qui se plaît dans notre humilité,  
Remplit le cœur de charité.  
Ce sont d'autres soupirs, qui viennent d'une flamme  
Bien plus pure, et déjà notre âme  
Ne peut soupirer que d'amour.

Ces soupirs vont vers Dieu, et même sans détour.  
Car les premiers soupirs recourbés sur nous-mêmes,  
Semblaient ne regarder que nous.

On craignait de mon Dieu jusques aux moindres coups.

La peine et la douleur qui nous semblaient extrêmes  
N'envisageaient que le propre intérêt.

On craignait le divin arrêt.

Les soupirs de l'âme amoureuse  
Montent droit au Seigneur. Oui, je veux bien périr.

Si ma perte t'est glorieuse,  
Dit-elle, ô Dieu ! fais-moi bientôt mourir.

Cet amour cependant est mêlé de douleur,  
On est peiné de son offense,  
On en désire la vengeance,  
On veut même que Dieu n'épargne pas le cœur.

Punis, punis, mon adorable Maître,  
Ce cœur ingrat autant que traître.  
Il vient après certain soupir d'amour :  
Que ce soupir est délectable !  
Car l'âme ne sent plus de douleur qui l'accable,  
Elle habite un autre séjour.

On ne fait plus que languir sur la terre,  
On voudrait passer en son Dieu.

L'activité de ce beau feu  
Est pour remonter à sa sphère.

Peu à peu les soupirs s'éteignent.

On ne saurait plus soupirer,

On ne saurait plus désirer.

Il semble que ces feux si charmants se contraignent.

Non, non, ils sont passés dans la tranquillité

D'un feu qu'aucun sujet ne retient en ce monde.

Ils traversent la terre et l'onde

Pour se perdre dans l'unité.

# DÉDICACE

## À JÉSUS

### LE DÉSIRÉ

*Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux  
et mon gémissement ne vous est point caché.*

Je soupire vers vous, ô mon unique Bien !  
Le soupir est du cœur le fidèle interprète,  
Quoique ma langue soit muette,  
Le langage du cœur jusques à vous parvient.

Vous qui connaissez bien le secret de mon âme  
Ne rebutez point mes soupirs.  
Sortant, ils redoublent ma flamme,  
Adoucissent mes déplaisirs.

Œil sans cesse veillant, sapience adorable,  
Rien ne peut vous être caché.  
Vous voyez le mal qui m'accable,  
Quoique mon cœur de tout soit détaché.

Dans ce désert sacré je soupire sans cesse.  
Je reconnais bien cependant



Que ces soupirs viennent de ma faiblesse  
 Et ne conviennent point au plus parfait Amant.



*Domine, ante te omite desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus Psal 141*



I

*Anima mea desideravit te in nocte! Psal 141.*



II

*Deus tu scis insipientiam meam, et delicta mea a te non sunt abscondita. Psal 66*



III

*Misere mei Domine, quoniam infirmus sum nimis me Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea. Psal 6.*

# LIVRE PREMIER

## I.

*Mon âme vous a désiré pendant la nuit.*



*Anima mea desideravit te in nocte . Isaiæ 26.*

De deux sortes de nuits où l'on cherche l'Époux,  
L'une commence la carrière.  
A la faveur de sa lumière  
On quitte le péché qui paraissait trop doux.

L'âme voit bien alors qu'elle marche en ténèbres  
Et cet effet d'un petit jour  
Rend les conversions célèbres :  
Cette faible clarté vient pourtant de l'amour.

Il est une autre nuit, mais nuit toute divine.  
Il ne paraît ni lampe, ni flambeau.  
C'est l'Amour le plus pur qui lui-même illumine  
Et nous donne un état nouveau.

Ô ténébreuse foi ! Vous êtes préférable  
À ce qu'on appelle clarté,  
Vous nous faites jouir de ce Tout immuable  
Qui donne la félicité.



*Domine, ante te omne desiderium meum, et  
gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.*

II.

*Ô Dieu ! Vous connaissez ma folie,  
et mes péchés ne vous sont point cachés.*



*Deus tu scis insipientiam meam, et delicta  
mea à te non sunt abscondita. Psal. 68. 2.*

Que j'étais malheureux quand, éloigné de vous  
Je n'aimais que les choses vaines !

Là, me rangeant parmi les fous,  
Mes démarches alors me paraissaient certaines.  
Je m'égarais à tous moments  
Dedans ces vains amusements

Que j'osais bien nommer sagesse.  
Amour divin, vous venez m'appeler  
Vous me tirez de ma faiblesse,  
Vous attirez mon cœur et daignez lui parler.

Ah ! Je n'écoutais pas cette charmante voix  
Qui parlait au fond de mon âme.  
Pour suivre mon indigne choix  
J'osais me dérober à votre douce flamme.

Je vous faisais horreur, et je m'applaudissais  
En secret dedans ma folie.

Que j'en ai de regret ! Voyez mon repentir.  
C'est vous, divin Amour, qui changerez ma vie,  
Vous seul pouvez me convertir.

### III.

*Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible.  
Seigneur, guérissez-moi, parce que mes os sont tout  
ébranlés.*



*Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum; sana  
me Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea! Psal. 6.*

Aie pitié de moi, mon adorable Maître,  
Mon corps est faible et languissant !  
Chaque moment détruit mon être :  
Toi seul peux me guérir, ô mon céleste Amant !

Ah ! le mal du dedans m'est plus insupportable  
Que les maux que souffre mon corps.  
Si je pouvais t'être agréable  
Je rirais des maux du dehors.

Guéris, change mon cœur, que je serai contente  
D'endurer chaque jour mille tourments divers !

Si je puis être ton Amante,  
Je désirai tout l'univers.

Je n'appréhende plus ni l'ennui ni la peine  
Si j'appartiens à mon Amour.  
Si je pouvais porter sa chaîne,  
Je perdrais sans regret la lumière du jour.



#### IV.

*Regardez l'état si humilié et si pénible où je me trouve  
et remettez-moi tous mes péchés.*



*Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte  
universa delicta mea! Psal. 24.*

Je connais mon iniquité  
Et la grandeur de mon offense.  
Envisage ma pénitence  
Et traite-moi, Seigneur, selon ta volonté.

Je ne me plaindrai point d'un travail si pénible,  
Je voudrais souffrir plus de maux  
Si je pouvais par mes travaux  
Te rendre à ma peine sensible.

Ah ! que dis-je, Seigneur ? Frappe, double tes coups,  
N'épargne point ce cœur rebelle,  
Puisqu'il mérite ton courroux.  
Ah ! Frappe et le rend plus fidèle.

Je déteste ce cœur ingrat.  
J'aime mon châtiment, je le trouve équitable  
Et sous le travail qui m'abat  
Je bénis en secret les coups dont il m'accable.

Ah ! Redouble mes maux, efface mon péché.  
C'est, cher Amant, tout ce que je demande :  
De mon travail ne sois jamais touché.  
Ton courroux seul est ce que j'appréhende.  
S'il te plaît, tous les tourments  
Me feront des contentements.



IV.  
*Vide humilitatem meam et labores  
 meos et dimitte universa delicta mea!*  
 Psal. 141.



V.  
*Memento quia ero, quod sicut lutum  
 feceris me et in pulvorem reduces  
 me!* Lib. 20.



VI.  
*Peccavi. Quid faciam tibi o castus  
 hominum? quare peruristi me  
 contrarium tibi? Job. 7.*



VII.  
*Cur faciem tuam abscondis et arbitraris  
 me inimicum tuum? Job. 33.*

V.

*Souvenez-vous, je vous prie,  
que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile,  
et que dans peu de temps vous me réduirez en poudre.*



*Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me,  
et in pulverem reduces me! Job. 10. 5.*

Tu m'as, ô mon Seigneur ! Formé d'un peu de cendre,  
Et j'y vais bientôt retourner.

Bien loin de m'élever, je dois toujours descendre  
Aux mépris, aux douleurs je veux m'abandonner.

Ô mon unique espoir dans ma longue misère,

En me formant à ta façon

Imprime-moi cette leçon

Que je ne suis rien que poussière !

Pourrais-je m'emporter à quelque élèvement

Connaissant bien mon origine ?

Si je m'abîme en mon néant,

Je rentrerai dans l'Essence divine.

Mon esprit simple et pur émane de mon Dieu.

Mon corps est sorti de la terre.

Que chacun retourne en son lieu,

Le corps en poudre et l'âme dans sa sphère.

Ô souverain Amour, transporte mon esprit,

Et l'abîme dans son principe !

Fais aussi que mon corps en poudre étant réduit,

Au bonheur de l'esprit un jour il participe !

## VI.

*J'ai péché : que ferai-je pour vous apaiser, ô Sauveur des hommes ?*

*Pourquoi m'avez-vous mis dans un état contraire à vous ?*



*Peccaui. Quid faciam tibi, O custos hominum?  
quare posuisti me contrarium tibi? Job. 7. 6.*

Je vous ai résisté, pur et divin Amour,  
Je vous ai résisté, quelle était mon audace !

Ah ! Puis-je encore souffrir le jour ?  
Non, ce n'est qu'en tremblant que je demande grâce.

De tout mon cœur je me sou mets à vous.

C'en est fait, je vous rends les armes.

Indigne de votre courroux

Je n'espère rien de mes larmes.

Vous m'avez désarmée, ô trop charmant Vainqueur,

Je dois être votre captive.

Vous avez enlevé mon cœur,

Je ne crains plus que jamais il m'arrive,

Divin Amour, de combattre avec vous.

Pour empêcher ce mal je me livre sans feinte :

Mon âme a perdu toute crainte

Et veut s'exposer à vos coups.

Punissez, pardonnez, vous en êtes le maître.

Ces coups venant de vous, rendront mon cœur heureux.

Ce cœur serait un lâche, un traître,

Si votre châ timent lui semblait rigoureux.

Vous êtes l'Auteur de son être,

Et vous l'avez rendu trop amoureux.





VII.

*Pourquoi me cachez-vous votre visage,  
et pourquoi me croyez-vous votre ennemi ?*



*Cur faciem tuam abscondis et arbitraris  
me inimicum tuum ? Job . 13.*

## L'ÂME

Ah ! ne me cache plus ton aimable visage !  
Je ne puis supporter ce cruel châtement.  
C'est me punir bien davantage  
Que me livrer au plus rude tourment.

Amour saint et sacré, n'as-tu pas d'autres peines ?  
Livre-moi plutôt à tes feux,  
Exerce sur mon corps les plus terribles gênes  
Mais ne dérobe point tes charmes à mes yeux.

Hélas ! divin Amour, je suis assez punie,  
Laisse-moi te voir un moment  
Sinon je vais perdre la vie.  
Prends pitié de moi, cher Amant !

## NOTRE SEIGNEUR

Ne vois-tu pas, trop indiscreète Amante,  
Que tu ne peux encore me voir ?  
Ton cœur est-il sans désir et sans pente ?  
Est-il soumis à mon vouloir ?  
Ne m'importune plus et souffre mon absence  
Pour te punir de ton erreur  
Et de ta folle résistance.  
Pour me voir il te faut mieux épurer le cœur.

Il faut t'abandonner toi-même,  
Me laisser faire à mon plaisir.  
Si tu m'aimais comme je veux qu'on m'aime,  
Tu n'oserais former un seul désir.

VIII.

*Qui donnera de l'eau à ma tête,  
et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer jour et  
nuit.*



*Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis  
fontem lacrymarum ? Hierem. 9.*

Ainsi qu'un alambic la chaleur de l'amour  
Dissout le cœur et le distille en larmes.  
S'il ne se fond pas chaque jour  
Il n'est guère épris de ses charmes.

C'est le premier effet que produit ce beau feu.  
Mais un feu plus ardent fait passer l'Amant même  
Dans le cœur de ce Dieu qu'il aime.  
Alors il n'est plus de milieu  
Entre cet Amant et son Dieu.

Pleurez, mes yeux, pleurez, changez-vous en fontaine  
Afin de me faire obtenir  
Cette charité souveraine  
Qui peut seule à mon Dieu m'unir.

IX.

*J'ai été assiégé des douleurs de l'enfer,  
et les pièges de la mort ont été tendus devant moi.*



*Dolores inferni circumdederunt me, præoccupauerunt me laquei mortis. Psal. 17.*

Malheureux que je suis, où me vois-je réduit ?  
La mort, et l'enfer qui m'entraîne,  
Me montrent ma perte certaine  
Sans que je puisse voir où la mort me conduit.

Mourant je suis dans ses filets.  
Mon âme est déjà prisonnière.  
L'enfer qui me tient dans ses rets  
Ne permet pas seulement que j'espère.

Grand Dieu ! Venez me secourir  
Sinon, je suis près de périr.

J'aperçois mon Sauveur d'une main secourable  
Qui vient briser à l'instant mes liens.  
Que ce secours m'est favorable !  
Ranimant mon espoir il me fait mille biens.

Hélas ! Tirez-moi de moi-même  
Et je ne craindrai plus ni l'enfer ni la mort.  
Si quelque jour mon cœur vous aime  
Je me rirai de leur effort.

Pardonnez mon forfait, faites que je vous suive,  
Ô mon puissant Libérateur !  
Et si vous voulez que je vive,  
Que ce soit donc pour votre honneur !

X.

*N'entrez point en jugement avec votre serviteur.*



*Non intres in iudicium cum seruo tuo, quia non  
iustificabitur in conspectu tuo omnis viuens! Psal. 142.*



Que votre jugement est saint et équitable !  
Je me suis livré dans vos mains,  
Divin Maître de mes destins,  
Je ne puis plus être comptable.

Vous possédez mon bien, je vous l'ai tout remis.  
Je ne saurais vous rendre compte,  
L'Amour est mon garant et vous m'avez permis  
De vous le présenter sans honte.

Hélas ! Si vous vouliez compter avec que moi  
Je serais tôt réduit en poudre  
Mon esprit tout rempli d'effroi  
Attendrait tremblant votre foudre.

Pour éviter ce grand malheur  
J'ai quitté ce vilain moi-même,  
Je vous ai tout remis, Seigneur,  
Restant dans un néant extrême.

Je ne comptai jamais, ô mon Souverain Bien,  
Ni les travaux ni la souffrance.  
Si je reste dedans mon rien,  
Pouvez-vous exercer sur moi votre vengeance ?

Sans compter je veux bien subir l'auguste loi  
De la Justice qui m'est chère.  
Mais je ne vois pas, ô mon Roi,  
Où tomberait votre colère.

La foudre éclate sur les corps,  
Je ne puis craindre ses efforts  
Car sur le rien elle ne peut rien faire.

Mon divin Maître, hélas ! Dans ce terrible jour,  
Ne me jugez que sur l'amour.

# XI.

*Que la tempête ne me submerge point,  
et que je ne sois point enseveli dans cet abîme.*



*Non me demergat tempestas aquæ, neq; absor-  
beat me profundum ! Psal. 68.*

Je suis presque abîmé par l'orage et les flots,  
Je vois fondre sur moi une horrible tempête.

La foudre déjà sur ma tête  
M'ôte l'espoir et le repos.

Venez à mon secours, seul Auteur de ma flamme,  
Sans vous, sans vous je vais périr.

Voyez le trouble de mon âme ;  
Hélas ! daignez me secourir.

Ah ! ce n'est pas en vain, grand Dieu, qu'on vous appelle.

Vous venez à mes cris perçants.

Et dans les dangers plus pressants,

Que votre amour paraît fidèle !

J'étais presque englouti dans le fond de la mer,

Je m'enfonçais toujours dans l'onde,

Mais votre grâce sans seconde

M'a retiré quand j'allais m'abîmer.

## NOTRE SEIGNEUR

Je te tire d'ici pour un plus grand naufrage.

Je veux t'abîmer dans l'amour.

C'est où tu trouveras un jour

Et ta perte et ton avantage.

## L'ÂME

Tirez-moi seulement de l'état où je suis,  
Ô vous, Seigneur, en qui j'espère !  
De votre volonté mon cœur est trop épris  
Pour ne vouloir en tout vous satisfaire.  
Faites, faites de moi selon votre plaisir,  
Daignez me donner la confiance.  
Je ne craindrai plus la souffrance,  
Je sens déjà pour elle un souverain désir.

## XII.

*Qui me pourra procurer cette grâce,  
que vous me mettiez à couvert  
et me cachiez dans l'enfer  
jusqu'à ce que votre fureur soit entièrement passée ?*



*Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me,  
et abscondas me donec pertranseat furor tuus? Job. 14*

Que ferai-je, Seigneur, pour éviter tes coups,  
Pour me cacher à ta colère ?  
Est-il quelque antre sous la terre  
Où je sois à l'abri de ton juste courroux ?

Je suis pénétré de douleur  
D'avoir attiré ta vengeance.  
Je cède bien moins à la peur  
Qu'au déplaisir de mon offense.

Hélas ! Si tu voulais me punir aujourd'hui  
En faisant cesser ta colère,  
Je verrais changer mon ennui,  
Ah ! Seigneur, en qui seul j'espère.

La douleur de t'avoir déplu  
Me donne une peine cruelle.  
Mon cœur cesse d'être rebelle,  
Sous l'effort de tes coups il se trouve abattu.

Ne m'abandonne pas à ma propre misère,  
Ô toi ! Toi ! Sauveur des humains.  
Suspends pour quelque temps ta justice sévère,  
Daigne me protéger de tes puissantes mains.

Je sais que tes miséricordes  
Surpassent notre iniquité.  
Si j'obtiens mon pardon et si tu me l'accordes,  
Je te satisferai par mon humilité.

### XIII.

*Le peu de jours qui me restent  
ne finiront-ils point bientôt ?  
Donnez-moi donc un-peu de relâche  
afin que je puisse respirer dans ma douleur.*



*Nunquid non paucitas dierum meorum finiatur  
breui ? Dimitte ergo me vt plangam paulu-  
lum dolorem meum ! Iob. 10.*



Laissez-moi pleurer ma douleur,  
Doux artisan de mon martyre.  
Ô vous, pour qui mon cœur soupire,  
Que vous avez bientôt changé votre fureur !

À peine ai-je pleuré quelque temps mon offense  
Que vous venez me soulager.  
Laissez couler mes jours dedans la pénitence,  
Vous savez bien mal vous venger.

Je suis près de ma fin et mes jours comme l'ombre  
S'évanouiront à l'instant.  
Ah ! Dans cette demeure sombre  
Laissez-moi pleurer, cher Amant.

Vous voulez que je me console  
Même après vous avoir déplu,  
Et votre divine parole  
Me va faire oublier tout ce qui vous est dû.

Vos caresses pleines de charmes  
Même malgré mon cœur ont fait tarir mes larmes.  
Je sens déjà la paix inonder mon esprit  
Et je n'éprouve plus ces cruelles alarmes  
Qui me rendaient tout interdit.

Puisque vous le voulez j'abandonne mon âme  
À ce calme divin que goûtent vos Amants.  
Je sens naître en moi cette flamme  
Qui fait tout leur contentement.

Ne souffrez pas, Seigneur, que mon cœur vous offense.  
Prévenez mon forfait punissant mon péché.  
J'adorerai cette vengeance,  
Si d'infidélité mon cœur n'est point taché.

## XIV.

*Ah ! S'ils avaient de la sagesse !  
Ah ! S'ils comprenaient ma conduite  
et qu'ils prévissent à quoi tout se terminera !*



*Vtinam saperent et intelligerent ac nouissima  
prouiderent ! Deuteron . 32.*

Vous me montrez, Seigneur, cette gloire future  
Afin de consoler mon cœur.  
Cela plaît fort à la nature  
Mais je veux vous aimer avec bien plus d'ardeur.

Cachez-moi cette récompense  
Que vous gardez pour vos enfants.  
Laissez-moi vous aimer avec cette confiance  
Qui n'attend rien de vos présents.

Quand vous n'auriez à me donner  
Que les flammes pour mon partage,  
Je voudrais toujours vous aimer  
Et vous servir avec même courage.

Mais pourrais-je l'avoir si vous ne le donnez,  
Cet amour pur que je désire ?  
C'est un effet de vos bontés,  
Je voudrais l'acheter par un rude martyre.

Afin de l'acquérir je n'ai rien à donner,  
Car je suis la pauvreté même.  
Je puis, en tout, m'abandonner,  
Et vous montrer par-là, grand Dieu, que je vous aime.

Recevez mon néant, c'est mon unique bien.

Le néant est mon seul partage.

Je vous veux, ou je ne veux rien.

Soyez, Amour, mon unique héritage !

XV.

*Ma vie se consume de douleur et mes années se passent  
dans les gémissements.*



*Defecit in dolore vita mea et anni mei in  
gemitibus . Psal . 30 .*

Mes jours se sont passés dans les gémissements.  
En douleurs s'écoule ma vie.  
Mais, ô Roi de tous les Amants,  
J'en serai bientôt affranchie.

Je vois de loin la mort qui semble m'approcher,  
Je n'ose témoigner de joie.  
J'appréhende de vous fâcher.  
Hélas ! faites que je vous voie !

Vous pouvez tout d'un coup purifier mon cœur  
Et vous le rendre si conforme  
Malgré cette faible langueur,  
Qu'il n'y reste plus rien d'humain ni de difforme.

Qu'affranchie de tout je ne subsiste plus.  
Arrachez-moi, mon Seigneur, à moi-même,  
Que je ne vive qu'en JÉSUS,  
Et seul en moi, qu'il s'adore et qu'il s'aime !

Ah ! je suis réduite au néant.  
Son amour m'a ravi cette vigueur première  
Qui me faisait courir incessamment  
Vers cette source de lumière.

Je ne puis plus agir ; je ne puis que souffrir.  
Mon cœur même, mon cœur ne saurait plus gémir.  
Il éprouve une paix profonde  
Comme s'il était seul au monde.

Je ne me connais plus, je ne sais si je suis.  
Je n'ai ni force ni puissance.  
Vos bras, qui me servent d'appui  
Ne m'ôtent pas ma défaillance.

Je ne saurais vouloir, je n'ai plus de désir.  
Mon âme est morte à toute chose.  
N'est-il pas temps, cher Époux, de mourir  
Et de me réunir à la première cause ?



## LIVRE II.

### XVI.

*Mon âme a désiré  
avec une grande ardeur vos ordonnances.*



*Concupiuit anima mea desiderare iustificatio-  
nes tuas. Psal. 118.*

Retire-toi, va-t'en, amour trompeur,  
Je te déteste et je t'abhorre.  
Depuis le temps que j'ai donné mon cœur  
À ce Dieu Souverain que j'aime et que j'adore.

Je n'ai plus écouté tes profanes discours.  
Oses-tu bien venir encore  
Afin de me troubler dans mes chastes amours ?  
Celui qui tient mon cœur saura bien le défendre.

Quitte ton arc et ton bandeau  
Ou te retire en un pays nouveau.

Les flammes de l'amour qui m'ont réduite en cendre  
Font que je ne saurais rien goûter ici-bas.  
Quand on a connu ses appâts  
Peut-on d'un vain objet encore se laisser prendre ?

Ô mon céleste Époux,  
Mes yeux, mes chastes yeux ne voient plus que vous.  
Tous les autres objets sont des objets funèbres  
Qui me feraient périr au milieu des ténèbres.

Vous êtes mon bonheur, vous êtes ma clarté,  
Je ne connais que vous, souveraine beauté.  
C'est vous qui pénétrez le centre de mon âme,  
C'est vous qui me brûlez d'une si douce flamme  
Que je n'en veux jamais guérir.  
Brûlez toujours mon cœur, ou me faites mourir !

## XVII.

*Daignez, Seigneur, régler mes voies  
de telle sorte que je garde la justice de vos ordonnances.*



*Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas  
iustificaciones tuas! Psal. 118.*

Dans ce terrible labyrinthe,  
Si rempli de tours et détours,  
Je marche, cher Époux, sans crainte  
Sur la foi de votre secours.

Je regarde de loin tomber au précipice  
Les plus hardis et le plus clairvoyant.  
Je vais sans voir et tout mon artifice  
Est de m'abandonner aux soins de mon Amant.

Cet aveugle est un grand exemple  
De l'abandon et de la foi.  
Lorsque de loin je le contemple  
Je me sens ravir hors de moi.

Il suit son petit chien et marche en assurance  
Sans broncher ni faire un faux pas.  
Je suis guidé par votre Providence  
Et je pourrais ne m'abandonner pas ?

Celui qui compte sur sa force,  
Sur son adresse et son agilité,  
Son orgueil lui servant d'amorce  
Est aussitôt précipité.

Qui peut dans un si grand danger  
Encore se fier à soi-même ?  
Ah ! Que son audace est extrême !  
Vous m'apprîtes à me ranger  
Sous les soins de la Providence  
Et cette admirable science  
Ne me laissa plus rien à ménager.

Cette vie est un labyrinthe.  
Si l'on veut marcher sûrement  
Que notre foi soit aveugle et sans feinte,  
Notre amour pur et sans déguisement.

XVIII.

*Affermissez mes pas dans vos sentiers,  
afin que mes pieds ne soient point ébranlés.*



*Perfice gressus meos in semitis tuis, vt non  
moueantur vestigia mea. Psal. 16.*

Je ne suis qu'un enfant, je ne saurais marcher.  
Divin Amour, ah ! Conduis-moi toi-même !  
Que ma faiblesse, ô Dieu, puisse un jour te toucher.  
Qu'elle est grande et qu'elle est extrême !

Tu m'enseignes les vrais sentiers  
Qui conduisent à la justice.  
Sans ta puissante main je ne vois que bourbiers.  
Ensuite abîmes, précipice.

Je tremble à chaque pas. Ah, viens à mon secours !  
Cet appui ne me sert de guère,  
Sans le soutien de mes amours  
Je puis à chaque instant retourner en arrière.

Amour, ne m'abandonne pas,  
Règle et conduis toujours mes pas.



XIX.

*Percez ma chair de votre crainte car je suis saisi de frayeur  
dans la vue de vos jugements.*



*Confige timore tuo carnes meas, a iudicijs  
enim tuis timui. Psal. us.*

Seigneur, une vile poussière,  
Un néant plein de vanité  
Indigne de votre colère,  
Doit attirer votre bonté.

Non, non, ce ne sont point vos coups,  
Divin Amour, que j'appréhende.  
Je ne crains que votre courroux  
Hélas, que ma douleur est grande !

Où puis-je aller pour me cacher ?  
Ma frayeur augmente sans cesse  
Car la justice vengeresse  
M'atteindra bien sans me chercher.

Je vois cependant, mon cher Maître,  
Que sous ce masque de fureur  
Vous voulez vous cacher peut-être,  
Mon mal ne sera pas aussi grand que ma peur.

Hélas, je suis si peu de chose !  
Voulez-vous me perdre à l'instant ?  
Vous, mon principe et ma première cause,  
Pouvez me réduire au néant.

Ah ! Retirez donc votre foudre,  
Il n'est pas besoin de vos dards.  
Afin de me réduire en poudre,  
Il ne faut qu'un de vos regards.

XX.

*Détournez mes yeux,  
afin qu'ils ne regardent pas à la vanité.*



*Auerte oculos meos ne videant vanitatem. Psal. ne*

Tous les plaisirs qu'on estime en ce monde  
S'écoulent plus vite que l'onde.  
Heureux sont ceux qui détournent les yeux  
De ce monde flatteur, méprisant son langage.

Ils auront un double avantage,  
Leur esprit délivré des objets odieux,  
Ils peuvent contempler le Monarque des Cieux.

C'est vous, divin Amour, qui faites ces merveilles.  
Sitôt qu'on s'abandonne à vous  
Vous nous gardez du monde et de ses coups  
Et nous comblez de grâces sans pareilles.

Vous nous faites haïr la folle vanité  
Et nous faites aimer l'auguste Vérité.  
Vous conduisez nos pas selon votre sagesse,  
Nous faisant éviter une fade mollesse.

Ah ! Cachez-moi toujours de cet objet trompeur !  
Ce fin et rusé suborneur  
Avec ses faux plaisirs, enchante  
Et pourrait enlever le cœur de votre Amante.

## XXI.

*Faites que mon cœur se conserve pur dans la pratique  
de vos ordonnances pleines de justice ; afin que je ne sois  
point confondu.*



*Fiat cor meum immaculatum in iustificationibus tuis,  
ut non confundar ! Psal. no.*

Ah ! Recevez mon cœur, je n'en veux plus d'usage,  
Si ce n'est, mon Seigneur, afin de vous aimer.

Accordez-moi cet avantage,  
Daignez vous-même l'enflammer.

S'il est entre vos mains vous le rendrez fidèle,  
Je n'en abuserai jamais,

Me réglant sur ce qu'il vous plaît.

Que votre sainte loi chez moi se renouvelle  
Et que, sans m'éloigner de vos sentiers divins  
Mon cœur soit toujours en vos mains.

Conduirez-le, Bonté suprême.

Faites plus, perdez-le en vous-même,  
Qu'il n'en sorte jamais, que je le cherche en vain,

Qu'il soit tout caché de ma vue,

Abîmé dans l'Essence nue,

Je bénirai toujours son trop heureux destin.

XXII.

*Venez, mon Bien-aimé, sortons dans les champs,  
demeurons dans les villages.*



*Veni dilecte mi, egrediamur in agrum, com-  
moremur in villis. Cantic. 7*



Allons, mon cher Époux, demeurer au village,  
Quittons la ville et l'embaras,  
Je veux par tout suivre tes pas.  
J'aime mieux habiter en quelque antre sauvage.

Là, loin du monde et de son bruit  
Je veux t'aimer et te parler sans cesse.  
J'aurai le calme de la nuit.  
Là je contemplerai ta divine sagesse.

En marchant avec toi je ne puis me lasser  
Tu donnes des forces nouvelles.  
Suivant ces routes éternelles  
On marche jour et nuit, même sans y penser.

Partons dès maintenant, mon adorable Maître,  
Sans plus retourner sur nos pas.  
Ah ! je m'égarerais peut-être,  
Divin Amour, si je ne t'avais pas.

Que dis-je ? Il serait vrai sans doute,  
Si tu me laissais un moment.  
Eh ! quelle serait ma déroute  
Si je n'étais guidé par mon fidèle Amant !

XXIII.

*Tirez-moi, nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums.*



*Trahe me, post te curremus in odorem vni-*  
*guentorum tuorum Cantic. 1.*

Tirez-moi, mon divin Époux.  
Alors nous courrons après vous  
Car la suave odeur de vos parfums célestes  
En me tirant de mes langueurs funestes  
Me ranime et ravit mes sens :  
Ce parfum plus doux que l'encens,  
M'invite sans cesse à vous suivre.  
Sans ce divin parfum je ne saurais plus vivre.

Que vous êtes novice encore en votre amour,  
Répondit l'Époux à son tour.  
Vous voulez des parfums la douceur attirante,  
Vous êtes une faible Amante !

Je connais un chemin plus solide et plus court,  
C'est celui de mon pur amour.  
On ne cherche point là ni parfum ni tendresse.  
On est conduit par la sagesse.

C'est là que la douleur, la peine et le tourment  
Distinguent le parfait Amant.

Quoi ! voulez-vous marcher sur la rose fleurie,  
Quand j'ai dans les tourments, vu terminer ma vie ?

Suivez-moi dans les maux, expirez fur la croix,  
Vous serez digne de mon choix.

## XXIV.

*Qui vous donnera à moi, ô mon frère,  
suçant les mamelles de ma mère,  
afin que je vous trouve dehors  
et que je vous donne un baiser,  
et qu'à l'avenir personne ne me méprise !*



*Quis mihi det te fratrem meum, sugentem vbera  
matris mee, vt inueniam te foris et deosculer  
te et iam me nemo despiciat! Cantic. 8. 24.*

Ah ! Qui me donnera mon frère,  
Qui suce le sein de ma mère !  
Que je le porte sur mon cœur,  
Que je l'embrasse avec ardeur !

De ses chastes baisers que s'il me favorise,  
Je ne crains plus qu'on me méprise  
Car je veux le mener dehors,  
Là chacun verra mes transports.

Enfant divin, auteur de ma longue souffrance,  
Tu ranimes mon espérance.  
Je te trouve à présent, quel excès de plaisir !  
Je t'exposerai mon désir.  
C'est de me voir unie avec toi sans partage.  
Accorde-moi cet avantage,  
Alors je ne craindrai plus rien,  
Paisible possesseur de mon unique bien.

XXV.

*J'ai cherché dans mon petit lit durant les nuits  
celui qu'aime mon âme.  
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.*



*In lectulo meo per noctes quæsiui quem diligit  
anima mea, quæsiui illum et non inueni. Cantic. 3.*

Pourquoi cherchez-vous dans le lit  
Votre Époux, Amante indiscreète ?  
En vain vous l'y cherchez dans cette sombre nuit.  
Il ne fait pas là sa retraite.

Avancez-vous un peu, le voilà sur la Croix  
Percé de clous, paré d'épines.  
Vous ne le trouverez jamais que sur ce bois.  
Les peines, les douleurs sont ses routes divines.

C'est bien en vain que nous cherchons  
Jésus dans le repos d'une indigne mollesse.  
Jamais nous ne l'y trouverons.

Il vit dans la douleur, il meurt dans la tristesse.  
Il se fatigue incessamment  
Pour gagner l'âme pécheresse.  
Son repos est dans le tourment.

Souffrons, mourons à tout. Nous trouverons sans peine  
L'illustre Époux de notre cœur.  
C'est une recherche bien vaine  
De vouloir dans le lit trouver notre Sauveur.

## XXVI.

*Je me lèverai, je ferai le tour de la ville  
et je chercherai dans les rues  
et dans les places publiques  
celui qui est le bien-aimé de mon âme.  
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.*



*Surgam et circuibo ciuitatem; per vicos et pla-  
teas quæram quem diligit anima mea: quæsiui  
illum et non inueni. Cantic. 3. 26.*



Non, non, je ne veux plus vivre dans le repos,  
Je veux courir partout cherchant celui que j'aime.

Je l'ai cherché mal à propos,  
Jamais je ne ferai de même.

D'une grande cité je vais faire le tour  
Pour lui témoigner mon amour.

Que faites-vous, ô folle Amante ?

Ah ! que vous cherchez mal, toujours à contretemps !

Vous ne suivez que votre pente,  
Et vous laissez guider aux sens.

Vous cherchez dans le lit, Jésus est sur la croix.  
Il est auprès de vous, vous courez dans la ville.

Vous vous trompez dans votre choix,  
Ne quittez point ce petit domicile.

Aimez, souffrez pour lui, il prendra votre cœur,  
Afin d'y faire sa retraite.

Alors vous ferez satisfaite

En tout temps, en tous lieux, possédant ce bonheur.

Vous goûterez la paix même dans la souffrance,  
Vous ne désirerez plus rien

Et votre cœur content de posséder ce bien,  
Vous aurez tout le reste avec surabondance.

## XXVII.

*N'avez-vous point vu celui qu'aime mon âme ?  
Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'eux,  
j'ai trouvé celui qu'aime mon âme : je le tiens  
et je ne le laisserai plus aller.*



*Num, quem diligit anima mea, vidistis? Paullulum  
cum pertransissem eos, inueni quem diligit ani-  
ma mea: tenui eum, nec dimittam. Cantic. 3. 27.*

En m'éloignant de toute créature  
J'ai trouvé mon céleste Époux.  
Quand je suivais trop la nature,  
Je me privais d'un bien si doux.

Je le tiens, cet Amant fidèle,  
Je ne souffrirai plus qu'il s'écarte de moi.  
Je lui jure aujourd'hui une amour éternelle  
Et pour jamais l'inviolable foi.

Demeurons, cher Époux, dans cette solitude,  
Je vous découvrirai mes feux.  
Je n'y souffrirai point la noire inquiétude,  
Vous posséder est le but de mes vœux.

Là séparée et loin de toute chose,  
Je vous conterai mes amours.  
Ah ! faites que mon cœur dans votre cœur repose,  
Et qu'il y repose toujours !

## XXVIII.

*Mais pour moi, tout mon bien  
est de me tenir uni à Dieu,  
et de mettre toute mon espérance  
au Seigneur, mon Dieu.*



*Mihi autem, adhærere Deo bonum est; ponere  
in Domino Deo spem meam. Psal. 72.*

Qu'il m'est bon d'adhérer à vous  
Et d'y mettre ma confiance !  
Est-il rien, mon Divin Époux,  
Plus charmant que cette adhérence ?

Là nos cœurs sont unis, nous n'avons qu'un vouloir,  
Mon espérance n'est point vaine.  
J'éprouve le divin pouvoir  
Qui veut bien me porter d'une main souveraine.

Je ne crains plus ni peine ni danger,  
Portée que je suis par ce Dieu que j'adore.  
Que le tourment paraît léger !

Je l'aime d'autant plus que le plaisir j'abhorre.

Quel changement, grand Dieu, je découvre en mon cœur !

J'aimais la vanité, je la vois détestable.

Je craignais la moindre douleur,  
Le tourment me paraît aimable.

C'est vous, divin Amour, qui m'avez fait ce bien,  
Car sans vous je ne pourrais rien.

XXIX.

*Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré.*



*Sub umbra illius quem desideraueram, sedi.  
Cantic. 2.*

Hélas ! Que j'ai souffert de peines, de travaux !  
J'étais errante et vagabonde,  
Je ne trouvais rien dans le monde  
Qui pût servir à soulager mes maux.

Heureusement j'ai trouvé sur ce bois,  
Celui que mon âme aime.  
Par un bonheur extrême,  
Mon cœur a fait ce digne choix.

J'ai trouvé mon repos sous cet arbre fertile,  
Où l'amour le tient attaché.  
Je l'ai choisi pour domicile,  
Mon cœur ne pourra plus en être détaché.

Je me repose sous son ombre,  
C'est où j'habite et la nuit et le jour.  
Plus ma demeure paraît sombre,  
Plus elle a ce qu'il faut pour plaire à mon Amour.

Là je trouve des fruits d'une douceur exquise.  
D'autres les trouveraient amers.  
Pour moi, j'avoue avec franchise,  
Que je n'en ai point vu de tels en l'univers.

XXX.

*Comment pourrions-nous chanter  
des Cantiques du Seigneur dans une terre étrangère ?*



*Quomodo cantabimus canticum Domini, in terra  
aliena ? Psal. 136 .*



## L'ÂME

Comment pourrais-je, hélas ! Dans la terre étrangère  
Entonner encore de saints airs ?  
Quand j'étais près de vous, mon Seigneur et mon Père,  
Je formais de sacrés concerts.

À présent je laisse ma lyre,  
Je ne puis entonner de chansons.  
Il faut, il faut que je soupire,  
Mon triste cœur n'a plus de tons.

## NOTRE SEIGNEUR

C'est moi, c'est moi, qui veux que pour ma gloire  
Tu puisses chanter en tous lieux  
Car il n'est point de demeure assez noire,  
Où l'on ne doive aimer et brûler de mes feux.

## L'ÂME

Chantons donc, cher Époux, que l'harmonie est belle  
Quand deux cœurs sont bien amoureux,  
Et leur flamme chaste et fidèle,  
Que cet accord est merveilleux !

C'est un concert toujours le même,  
On n'y trouve point de faux ton.  
Jamais on n'aperçoit de Non.  
Ce que l'un veut, quand l'amour est extrême  
L'autre répond au même instant.  
Jamais de différente note.  
Oh ! Que ce Cantique est charmant,  
Que le divin Amour dénote !

Chantons, mon cœur, et la nuit et le jour.  
On ne peut trop chanter quand on est plein d'amour.

## LIVRE III

### XXXI.

*Je vous conjure, ô filles de Jérusalem !  
Si vous trouvez mon Bien-aimé, de lui dire que je languis  
d'amour.*



*Adiuro vos, filiae Hierusalem, si inueneritis  
dilectum meum, ut nunciatis ei, quia amore  
languedo. Cantic. 5.*

Ô vous ! Que j'aperçois, mes fidèles compagnes,  
Vous qui parcourez les campagnes,  
Si vous rencontrez quelque jour  
Mon Époux, dites-lui que je languis d'amour.

Hélas ! J'ai couru comme vous  
Pour rencontrer celui que j'aime.  
Tous mes travaux me semblaient doux  
Pour trouver cet aimable Époux.  
Mais à présent ma langueur est extrême.

Mon cœur est pénétré de ses divins appâts  
Et je ne saurais faire un pas.  
Je trouve mon repos dans l'amour qui m'enchanté  
Et ce repos me réduit aux abois.  
Hélas ! je cesserais d'être si languissante,  
Si j'entendais encore son adorable voix.

Dites-lui que je suis mourante,  
Peignez-lui mon tourment, ô mes aimables sœurs !  
Apprenez-lui que son Amante  
Est prête d'expirer sous le poids des douleurs.

XXXII.

*Soutenez-moi avec des fleurs,  
fortifiez-moi avec des pommes  
parce que je languis d'amour.*



*Fulcite me floribus, stipate me malis, quia  
amore languo. Cantic. 2.*

Hélas ! Je vais mourir. Ah ! Couvrez-moi de fleurs,  
Ne m'abandonnez pas, mes sœurs,  
Environnez-moi de ces pommes  
Qu'on trouve au jardin de l'Époux.  
Ah ! Cachez-moi de tous les hommes  
Et que je sois seule avec vous.

De quoi peuvent servir, incomparable Amant,  
Ces pommes et ces fleurs ? Vous êtes languissante,  
Il vous faut de l'amour, les célestes faveurs.  
Craignez-vous de manquer de fleurs ?

Ce ne sont plus ces bagatelles  
Qui maintenant vous doivent soulager.  
Les épines, les croix, ce sont les fleurs nouvelles  
Dont l'Époux veut vous partager.

Laissez la pomme savoureuse,  
Il faut devenir généreuse  
Si vous voulez plaire au céleste Époux  
C'est le moyen de l'attirer en vous.

### XXXIII.

*Mon Bien-aimé est à moi et je suis à lui.  
Il se nourrit parmi les lis  
jusqu'à ce que le jour commence à paraître  
et que les ombres se dissipent peu à peu.*



*Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter  
lilia; donec aspiret dies et inclinentur umbræ. cant. 2*

C'en est fait, c'en est fait, je ne veux plus de fleurs  
Sinon pour faire une couronne  
À mon céleste Époux, et pour lui j'abandonne  
Dès à présent tant de fades douceurs.

L'amas de lis qui m'entourne  
Représente ma pureté  
Et c'est mon Époux qui la donne.  
Ce qui n'est pas de lui n'est rien que vanité.

Cher et divin Époux, ah ! Gardez vos faveurs !  
Ce que vous me donnez, d'abord je le veux rendre.  
Ce n'est pas assez de ces fleurs,  
Mon cœur est tout à vous sans jamais le reprendre.

Nous nous réjouirons au milieu de ces lis,  
Jusqu'à ce que le jour revienne.  
Délicieuses sont mes nuits,  
Vous permettez alors que je vous entretienne.

Si je suis toute à vous, vous êtes tout à moi.  
Mon bonheur, ma joie est extrême.  
L'Amour est mon unique Loi  
Vous m'aimez, vous savez, Seigneur, que je vous aime.



XXXIV.

*Je suis à mon Bien-aimé  
et son cœur se tourne vers moi.*



*Ego dilecto meo, et ad me conuersio eius. Cantic: 7.*

Mon cœur te suit partout, ô mon divin Amant !  
Comme le fer suit son aimant.  
Tu marques sur mon cœur, comme sur la boussole  
Par tes regards, par ta parole,  
Tes adorables volontés,  
Et me tournes de tous côtés.

L'Héliotrope aussi tourne vers la lumière  
De son Soleil dont il est amoureux,  
Et ne pouvant quitter la terre,  
Il voudrait, comme lui, faire le tour des Cieux.

Mon cœur ainsi converti vers l'amour,  
L'amour est sa vive lumière.  
Il me conduit dans ma carrière,  
Il fait et ma nuit et mon jour.

S'il s'éloigne de moi, je suis dans les ténèbres.  
Lorsqu'il est près de moi la nuit devient clarté.  
Il m'inspire sa vérité,  
Sans lui tous les objets sont des objets funèbres.

Sans lui, je serais dans la mort,  
Il est en moi l'Esprit, la vie,  
De tous maux je suis affranchie  
Sans que je fasse aucun effort.

IL EST À MOI, JE SUIS À LUI !  
Que cet amour est réciproque !  
Rien en cela n'est équivoque  
Puisqu'il en est le ferme appui.

XXXV.

*Mon âme s'est fondue sitôt que mon Bien-aimé a parlé.*



*Anima mea liquefacta est, vt dilectus  
locutus est. Cantic. 5.*

Ô Feu pur et divin, chaleur délicieuse,  
Tu détruis une âme amoureuse !  
Je fonds sitôt que j'entends la douceur  
De cette divine Parole.  
C'est elle qui dissout mon cœur.  
Que l'amour est une admirable école !  
L'âme s'écoule en son Seigneur.

Il ne lui reste plus de propre consistance,  
Elle se perd et s'abîme en son Dieu.  
L'activité d'un si beau feu  
Lui donne une entière innocence.

C'est toi, divin Amour, qui fais ce changement.  
C'est toi qui fais passer l'âme dans ce qu'elle aime.  
C'est toi qui la réduis en un certain néant.  
Elle y trouve le Tout par un bonheur extrême.  
Bannissons la propriété,  
Nous trouverons la vérité  
Et nous la trouverons dedans la source même.

XXXVI.

*Car qui a-t-il pour moi dans le ciel et que désirai-je sur la terre, sinon vous ?*



*Quid enim mihi est in cælo, et à te quid volui  
super terram ? Psal. 72.*

Après ce changement, que pourrais-je vouloir  
Sur la terre et dans le ciel même ?  
Je ne trouve chez moi ni désir ni pouvoir,  
Tout est passé dans ce que j'aime.

Vous êtes, ô mon Dieu ! pour moi le ciel des cieux,  
Votre bonheur me rend contente ;  
Vous serez toujours glorieux,  
Je n'ai donc plus aucune attente.

Tout mon bien est en vous, il ne saurait périr.  
Vous ferez toujours adorable,  
C'est où se borne mon désir.  
Votre félicité rend la mienne immuable.

Ô mon céleste Époux, je ne puis exprimer  
Ce que je sens dans le fond de mon âme,  
Vous avez daigné l'imprimer  
Avec des traits de pure flamme.  
Ah ! Ne les effacez jamais,  
C'est le comble de mes souhaits !

## XXXVII.

*Hélas ! Que mon exil est long,  
je vis parmi les habitants de Cédar.  
Mon âme est ici étrangère.*



*Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ;  
habitavi cum habitantibus Cedar, multum incola fuit  
anima mea ! Psal. 137.*



Que mon exil est long, cher et divin Époux !  
J'attends la fin de ma carrière  
Et votre divine lumière  
Défend de désirer un bien qui m'est si doux.

Je suis dans la terre étrangère,  
Dont j'abhorre les habitants  
Car on ne vous y connaît guère,  
Ce qui redouble mes tourments.  
Vos ennemis me font la guerre.  
Cependant j'habite avec eux  
Et je serais sans vous dans un malheur affreux.

Je me retire en solitude,  
Je vous raconte mon tourment  
Et je suis sans inquiétude  
Au milieu d'un peuple méchant.

Vous n'êtes point aimé, doux centre de mon âme,  
Nul ne brûle de votre flamme.  
Que c'est être méchant que ne vous pas aimer !  
Vous avez daigné m'enflammer  
Pourquoi me laissez-vous chez un peuple rebelle  
Puisque je ne vis que pour vous ?  
Ah ! si jamais mon cœur vous fût fidèle,  
Enlevez-moi, mon cher Époux !

XXXVIII.

*Malheureux homme que je suis !  
Qui me délivrera du corps de cette mort ?*



*Infelix ego homo ! Quis me liberabit de  
corpore mortis huius ? Ad Rom. 7.*

Je languis dans une prison  
Où je puis, cher Époux, vous devenir contraire.  
Ah ! Voyez mon affliction  
Et m'empêchez de vous déplaire.

Je suis, hélas ! Je suis un homme malheureux,  
Encore renfermé dans moi-même,  
Qui ne fais rien de généreux  
Pour plaire à cet objet que j'adore et que j'aime.

L'Esprit m'attire en haut, le corps me tire en bas.  
Pour moi c'est un combat étrange,  
Je voudrais marcher sur vos pas  
Et, malgré moi, mon corps à ses désirs me range.

Ayez pitié, grand Dieu ! de mon malheureux sort.  
Vous connaissez mon extrême faiblesse,  
Tirez-moi de ce corps de mort,  
Je l'attends de votre sagesse.

XXXIX.

*Je me trouve pressé des deux côtés  
car je désire d'être dégagé des liens du corps  
et d'être avec Jésus-Christ.*



*Coarctor autem e' duobus; desiderium habens dissolui  
et esse cum Christo. Ad Philip. 1.*

Mon cœur vole vers vous, mon corps tient à la terre.  
Rompez-donc ce lien qui le tient attaché  
Puisque vous seul le pouvez faire.  
Contre mon oraison, ne soyez point fâché.  
Ô vous ! Seigneur en qui j'espère,  
De ma douleur soyez touché,  
Vous êtes mon Seigneur, mon Sauveur et mon Père.

Je désire ardemment pour m'unir avec vous  
D'être bien loin de tout le reste.  
Vous savez, mon divin Époux,  
Combien ce monde je déteste.

J'y suis cependant malgré moi  
Et j'y demeure en patience.  
Votre vouloir sera toujours ma Loi,  
Je vivrai par obéissance.

XL.

*Tirez mon âme de la prison  
afin que je bénisse votre Nom.*



*Educ de custodia animam meam, ad confi-  
tendum nomini tuo ! Ps. 141.*

Hélas ! Mon âme est prisonnière,  
Tu pourrais, cher Époux, la tirer de prison.  
Tu n'écoutes pas ma prière,  
J'en suis dans la confusion.

Ah ! si par ta bonté tu me tirais de moi,  
Ce serait un double avantage  
Car le *moi* n'est qu'un esclavage  
Qui me rend indigne de toi.

Divin Époux, doux centre de mon âme,  
Ah ! c'est contre ce *moi* que sans fin je réclame  
Car c'est là la prison trop fatale à mon cœur.  
L'autre se porte en patience.  
Tirez-moi de *moi*, cher Vainqueur,  
Et je vivrai, quoique dans la souffrance,  
Sans me plaindre de mon malheur.

XLI.

*Comme le cerf soupire avec ardeur  
après les sources d'eau,  
de même mon âme soupire vers vous,  
ô mon Dieu !*



*Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ; ita desiderat anima mea ad te Deus . Psal. 41.*



Le cerf désire avec bien moins d'ardeur  
Les claires eaux d'une fontaine,  
Que je ne désire, Seigneur,  
L'eau que vous promettiez à la Samaritaine.

Ne me laissez donc plus languir,  
Mon altération est devenue extrême.  
Vous savez combien je vous aime,  
Je ne puis différer ce bonheur sans mourir.

Donnez-moi dans ma soif ces eaux intarissables  
Qui produisent en nous un fleuve plein de paix.  
Vos bontés sont inépuisables,  
Daignez contenter mes souhaits.

En me désaltérant vous me rendrez la vie.  
Ah ! Prenez pitié de mon sort  
Puisque je vous suis asservie.  
Venez, ou me donnez la mort.

XLII.

*Quand irai-je paraître devant la face de Dieu ?*



*Quando veniam et apparebo ante faciem  
Dei? Psal. 42.*

Quand me ferez-vous cette grâce  
De m'appeler auprès de vous ?  
Quand fera-ce, ô divin Époux !  
Que vous rendrez mon bonheur efficace ?

Quand me ferez-vous voir votre aimable visage ?  
Je languis la nuit et le jour.  
Si vous acceptez mon amour,  
Retirez-moi de l'esclavage.

Vous êtes mon souverain Bien,  
Mon bonheur, mon centre et ma gloire.  
Hors vous je ne désire rien,  
Vous avez sur mon cœur une entière victoire.

Me voulez-vous laisser longtemps languir,  
Auteur de ma pudique flamme ?  
Me voulez-vous laisser longtemps gémir ?  
Vous m'attirez, vous enlevez mon âme  
De cet attrait si fort, on serait trop heureux,  
Si l'on pouvait mourir et mourir à vos yeux !

Amante trop heureuse, ah ! Que ton sort est beau !  
Quoi, tu te crois infortunée !  
Pour assurer ta destinée  
L'Époux n'aurait qu'à tirer le rideau.

Mais tu ne comprends pas cet auguste mystère.

Si tu savais le trouver par la foi,  
Loin d'aspirer à ton heure dernière,  
Tu t'abandonnerais au vouloir de ton Roi.

Ce qu'on croit un amour extrême  
Se recourbe encore sur soi-même.

On veut jouir de son objet.

La résignation parfaite

Entre les mains de Dieu lui plaît dans son sujet.  
Il n'est point honoré par tout ce qu'on souhaite.

Le souhait est l'effet de notre volonté  
Et l'on doit tout remettre à sa pure bonté.

XLIII.

*Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe  
et je m'envolerai et trouverai du repos ?*



*Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et  
volabo et requiescam ? Psal. 54.*

Donnez-moi, mon divin Époux,  
Comme à la colombe des ailes  
Afin que je vole vers vous,  
Que mes amours soient éternelles.

Mon esprit et mon cœur ne sont plus sur la terre,  
Ils habitent déjà le céleste séjour.  
Détruisez, ô divin Amour !  
Ce corps pesant qui me resserre.

C'est lui qui me retient encore,  
Mon âme est déjà dans les cieux.  
Ah ! faites, Seigneur que j'adore,  
Que j'expire devant vos yeux !

Je suis dans une peine extrême  
Et dans une agitation.  
Tirez-moi puisque je vous aime  
Et m'appellez vers vous, ô Seigneur de Sion !

Là je vous goûterai dans une paix profonde,  
Qu'on ne connaît guère ici-bas.  
Heureux qui séparé du monde  
S'occupe nuit et jour de vos divins appâts !

## XLIV.

*Seigneur des armées,  
que vos tabernacles sont aimables !  
Mon âme languit et se consume de désir  
d'être dans la maison du Seigneur.*



*Quam dilecta tabernacula tua, Dñe virtutum! Con-  
cupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.*

Que votre Tabernacle, Amour, est désirable,  
Dieu tout-puissant, ô Seigneur des vertus !  
Beauté simple autant qu'adorable  
Vous tenez mes sens suspendus.

Vous m'enlevez hors de moi-même,  
Je ne sais plus ce que je suis.  
Plus mon amour devient extrême  
Et moins je sais ce que je dis.

Hélas ! J'ai perdu la parole.  
Parlez pour moi, vous, mon souverain Bien.  
Je viens apprendre à votre école,  
Vous m'instruisez en secret de mon Rien.

Quand je vous cherchais par moi-même,  
Je m'appuyais sur mes efforts.  
Mais votre sagesse suprême,  
En m'apprenant ses merveilleux ressorts,  
M'apprit aussi comme il faut qu'on vous aime  
Et que je dois modérer mes transports,  
Ils sont trop bas pour la grandeur suprême.



XLV.

*Fuyez, ô mon Bien-aimé !  
et soyez semblable à un chevreuil et à un fan de cerfs  
en vous retirant sur les montagnes des aromates.*



*Fuge dilecte mi, et assimulare capreae, hinnuloq;  
ceruorum super montes aromatum. Cantic. 8.*

Que vous m'avez appris une haute leçon,  
Ô trop charmant Docteur, que mon âme est contente !  
Je n'aime plus à ma façon,  
J'entre dans les devoirs d'une parfaite Amante.

Je vous voulais pour moi, mais je vous veux pour vous.  
Fuyez, fuyez, mon cher Époux,  
Fuyez et faites des conquêtes,  
Je ne ferai plus de requêtes  
Que pour vos intérêts, que pour le pur amour.  
Allez, courez toute la terre, ·  
Faites partout un long séjour  
En parcourant l'un et l'autre hémisphère,  
Gagnez cent mille cœurs : mon esprit satisfait  
N'aura plus pour moi de souhait.

Que j'étais faible, hélas ! Croyant ma flamme pure !  
Tout était mélangé d'ordure,  
J'étais, en vous aimant, de mon amour la fin.  
Peut-on aimer ainsi le Seigneur Souverain ?

Je vous aime d'une autre sorte  
Et, quoique sans empressement,  
Mon amour est cent fois plus forte.  
Elle est pure, elle est simple et sans déguisement.

Ô mon céleste Époux ! Rempportez la victoire  
Sur tous les cœurs dans ce grand univers.  
Je ne pense qu'à votre gloire  
Et quand je souffrirais mille tourments divers.

Mon cœur, mon triste cœur ne fera plus de plainte,  
Il vous aime à présent sans feinte.  
Il n'est plus de division,  
J'ai trouvé le secret de l'entière union.

Être parfait, indivisible, immense,  
Remplissant tout sans occuper de lieu,  
Celui qui pleure votre absence  
Ignore que vous êtes Dieu.

*L'âme amante de son Dieu*

AMOUR, puissant Amour et vainqueur souverain,  
Que tes traits sont charmants, que j'aime tes blessures !  
Tire, entame, détruis, n'épargne pas mon sein,  
Fais, fais couler mon sang par cent mille ouvertures.

Ne laisse rien qui ne soit tout Divin,  
Ôte l'impureté, nettoie les ordures,  
Bannis ce qui reste d'humain,  
Tu veux pour tes enfants des âmes toutes pures.

Ah ! Dès qu'un cœur d'acier reçoit en lui tes traits,  
Il change aussitôt de nature,  
Quittant sa qualité trop dure  
Lorsqu'il éprouve tes attraits,  
Il ne sent plus en lui que des désirs parfaits.

Fais, ô divin Archer ! Dans mon cœur tant de brèches,  
Qu'en épuisant toutes tes flèches  
Je puisse de même à mon tour  
Te blesser de mon chaste amour.

J'ai désiré depuis longtemps,  
De voir mon cœur sur cette braise.  
Amour, mets-le donc promptement  
Dans le milieu de ta fournaise.

Divin amour, que ta céleste flamme,  
Consumme ainsi mon âme !  
N'épargne point mon cœur,  
Réduis-le tout en cendre.  
Est-il rien de plus tendre  
Que ta sainte rigueur.

Ô bonheur infini de l'amour Souverain !  
Fais donc que dans ce cœur, tes feux croissent sans fin.

*L'Amour pénètre et soutient l'univers.*

Amour, qui par vos traits pénétrez l'Univers,  
Qui par le même effet soutenez votre ouvrage,  
Tout vous montre, ô grand Dieu ! tout vous rend  
témoignage,  
Chaque objet vous produit par cent endroits divers.

Certes l'homme ici-bas n'a pas droit de se plaindre,  
Que vous vous cachez trop à ses faibles regards.  
Vous avez su partout si vivement vous peindre  
Que l'œil qui veut s'ouvrir, vous voit de toutes parts.

Mais de votre grandeur la marque la plus belle,  
Et qui ne dépend point du rapport de nos yeux,  
C'est que quand on vous cherche avec un cœur fidèle,  
On vous trouve en soi-même  
encore mieux qu'en tous lieux.

Ces vers sont tirés de Mr. de Brébeuf, avec un peu de  
changement.

## CONCLUSION

Concluons que la fin de ces tendres soupirs,  
Est la fin de tous nos désirs.

Que désirer hors vous, mon adorable Maître ?  
Les cieux même sans vous, doux Auteur de mon être,  
Ne pourraient satisfaire un cœur comme le mien.

Vous êtes mon unique Bien.

Avec vous les douleurs seront mon avantage,  
L'enfer même, l'enfer, si j'étais près de vous,  
Me serait un heureux partage,  
Ses tourments me sembleraient doux.

Le Ciel et toutes ses délices

Sans vous me feraient des supplices.

Pour mettre ceci dans son jour,

Disons que tous les lieux lorsque le cœur vous aime,

Seront pour lui près de vous tout de même.  
Il n'est plus de tourment où règne votre Amour.  
Soyez si tranquille, ô mon feu,  
Qu'il n'en sorte point d'étincelle.  
N'ayons plus de soupirs, de crainte, ni de zèle,  
Que pour la gloire de mon Dieu.

